

Notes de lecture

M. BEYŽĀVĪ

Retour à Ispahan

Dans un texte intitulé “*Retour à Ispahan*” que lui inspire son dernier voyage en Iran le poète contemporain Alain Lance évoque l’Iran d’hier et d’aujourd’hui. Ainsi, par une expérimentation déterminée par des considérations personnelles, avec une grâce bien à lui, il donne la parole à la civilisation iranienne...

Le titre évoque un voyage : l’auteur suggère un déplacement, une quête. Pourtant le “retour” laisse supposer qu’il s’agit du passage des apparences à la réalité, du connu à l’inconnu. Or, dès le début du texte, des indices temporels éclairent l’intention de l’auteur : le présent prend place à côté du passé, juxta la locution adverbiale, “il y a bien longtemps”, et les témoignages remontent du fond du passé pour justifier le présent.

L’auteur relate les événements qui se sont déroulés pendant une période inoubliable de sa vie, qui l’ont marqué, dans lesquels il a joué un rôle, et donne à cette occasion de nombreux détails sur la vie publique du peuple iranien. Ainsi les éléments constitutifs de diverses facettes de la vie et de la culture de ce peuple durant au moins trois décennies se mettent en place.

Nombreux sont les voyageurs qui ont décrit l'Iran et particulièrement Ispahan, ses monuments historiques et sa vie culturelle, mais l'amour qui anime la plume d'Alain Lance est singulier. D'autant plus que des personnages modestes, des événements naturels rendent son récit aussi pittoresque que vivant.

Dans son texte, Alain Lance parle plus de lui-même que des autres, comme si le texte était un miroir dont le reflet permettrait de fixer le charme du passé, édifiant son identité présente. C'est pourquoi il n'emprunte à personne d'autre, ni le ton, ni le style, ni les préjugés, ni les moqueries. Mais comme un vrai « pontifex » (Laffont, 777), il fait du célèbre pont d'Ispahan aux trente-trois arches, le centre de son récit ; sur les deux rives, des pages de l'actualité historique et culturelle du pays s'animent, faisant entendre le fleuve qui murmure : « en traversant ce pont, la nuit devient pareille au jour... » (Laffont, 777)

L'Iranienne, son passé, sa situation actuelle, son état, ses revendications, préoccupent Alain Lance. Mais lui ne voit ni de « dames-fantômes » (Loti, 206), ni d'Iraniens qui, en offrant l'hospitalité aux étrangers, « veulent rattraper en trois tasses de thé leur isolement » (Michel, 2). Il voit, lui, d'un côté du pont « Roudabeh, cette école bilingue d'Ispahan » et ses jeunes filles, l'élite de la jeunesse de la ville, distinctes par leur élégance et le savoir-vivre qu'elles apprenaient des Français, de l'autre, « le tchador noir que doivent porter (...) ces adolescentes d'autrefois, encore jeunes aujourd'hui ». Au lecteur de saisir le fond des changements que cache cette allusion.

Par touches bien choisies, l'auteur met en relief les revendications des femmes. C'est l'occasion de montrer la diversité culturelle, en province « la plupart d'entre elles [à Ispahan], s'enveloppent dans un tchador noir. Comme il y a trois décennies d'ailleurs », sans négliger les excès... : « (aujourd'hui) celle qui ne se plierait pas à cette contrainte récolterait quelques ennuis. »

Après trois décennies, l'auteur se souvient de toutes, de leur humeur voire de leur nom, lui, qui, autrefois, dans ses cours d'histoire de France, faisait frémir pour la gloire de Vercingétorix ou les souffrances de Jeanne d'Arc le cœur de ces jeunes qui n'étaient ni Françaises ni chrétiennes. Son inquiétude pour le sort de Djila et ses amies dévoile sa profonde nostalgie du passé et un autre trait décevant de l'actualité : exil ? immigration ? A la recherche de « leurs morceaux de sucre » et des « rubans de leurs cheveux » – comme la Blanche Mollie (Orwell, 32) – sont-elles parties vivre à « Téhéran » ? Menacées par les excès ont-elles cédé la place à « ce kitsch manipulateur... » ? Sont-elles allées rejoindre « les chefs d'œuvre d'intelligence et de sensibilité » hors du pays ?

Alain Lance n'a pas seulement traversé l'Iran et Ispahan, mais il a voyagé à travers l'esprit iranien. Il parvient alors à donner une image plus vraie, mieux convaincante que d'autres. A Ispahan, par exemple, il remarque « l'explosion démographique (...) sensible dans le paysage des rues. » La ville qu'il dessine se fond dans le « chaos d'automobiles », mais la modernité n'a pas pour autant défigurée « la cité créée par Chah Abbas le Grand », après quatre siècles ! En 1904, Loti prévoyait qu'avec « l'incurie orientale (...) cette place unique au monde, (...) ne verra certainement pas finir le siècle où nous venons d'entrer » (Loti, 207).

L'Iranien qui s'exprime, respire, s'amuse, vit, accompagne l'auteur partout où il flâne, révèle l'âme sensible qui coule encore dans « ces bâtiments anciens » et efface les interrogations qui débordent du récit d'autres voyageurs. Pourrait-on encore s'étonner de l'engouement traditionnel de ce peuple pour la poésie – « ici, les petits enfants mêmes redisent encore les vers de Saadi » Loti, 106), « de Paul Claudel et d'Antonin Artaud » (Lance) – quand on regarde le tableau des soirées des gens simples, peint par Alain Lance ? :

Sur la grande place (...) l'un des plus beaux lieux du monde, avec ses deux Mosquées (...) au dôme de faïence d'un raffinement inouï (...) (sur la pelouse) des dizaines de famille pique-niquent et s'apprêtent à passer la nuit à la belle étoile. »

Dans l'histoire de l'humanité aucun fait ne se produit en un seul jour : la Révolution Islamique de l'Iran ne fait pas exception. Pendant de longues années, penseurs, philosophes, écrivains ont élaboré ce phénomène clandestinement.

En évoquant quelques noms : Golchiri, Naderpour, quelques titres : *Djonk*, de petits faits : Nader et Ponge, la BBC et Bonno Ohnesorg, Alain Lance esquisse la contribution des plus honnêtes amis de ce mouvement qui a changé, modifié, transformé le pays et le sort de ses habitants. Puis, sans aucune transition, il retourne à son rôle de " pontifex ", revient au temps présent et s'installe « de l'autre côté du fleuve », laissant planer l'angoisse et le silence sur le sort des habitués de « ce café ».

Ils se sont trouvés, sans doute, eux aussi, devant ce pont avec ses trente trois arches, lieu dangereux qui les a mis sur la voie étroite où ils ont rencontré inéluctablement l'obligation de choisir. Et qui peut dire sur quoi débouchera leur choix : damnation ? salut ?

Le texte prend fin et l'auteur va quitter Ispahan pour aller visiter Yazd, « cette belle cité (...) avec ses badgir, tours qui captent le vent. » Le vent, cet instrument mythique de la puissance divine, « qui vivifie, châtie, enseigne... » (Laffont, 997), souffle sur le pont avec ses trente trois arches et rappelle son message symbolique : un danger ? il faut le surmonter, il faut le franchir car

« Quand le Grand Inévitable sera passé
Le peuple sera libre
De traverser le fleuve... »

Dans son texte, sans prétendre à quelque supériorité scientifique, culturelle ou politique de sa nationalité, Alain Lance combine le présent aux souvenirs du passé et mentionne

discrètement les points forts et faibles de la vie iranienne. La littérature ainsi conçue devient le miroir d'une civilisation qui prend la parole pour s'éterniser dans la mémoire de l'humanité.

Bibliographie :

- Laffont R., 1985, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Jupiter.
Lance A., *Retour à Ispahan*, Europe ns 878/879.
Loti P., 1978, *Vers Ispahan*, Téhéran, Société de publication d'ouvrages classiques sur l'Iran. (1^{er} éd., 1921).
Michel S., *l'Iran se dévoile*, Articles sur Pierre Loti.
Orwell G., 1964, *La République des animaux*, Paris, Gallimard.

